Contents

1. Causes of the Insurrection at St. Domingo. 1792
2. M. Robespierre. Report on Principles of Political Morality. 1794
3. P. de Villeneuve. Traite des Noirs. 1790
4. M. Lamiral réfuté par lui-même. 1790
5. Adresse à l'Assemblée Nationale pour l'Abolition de la Traite des Noirs. 1790
6. J. Edwards. Injustice and Impolicy of the Slave Trade. 1792
7. B. Mason. Reply to Francis ~~[illegible]~~ Hern's Pamphlet. 1790
8. M. Brown. Observations on Samuel Shepard's three Letters on Baptism. 1795

John Carter Brown
Library
Brown University

Federal Adelphi
Society Library
No 2 December 7th 1798

M. LAMIRAL,

RÉFUTÉ PAR LUI-MÊME,

OU

RÉPONSE

AUX OPINIONS DE CET AUTEUR,

Sur l'abolition de la Traite des Noirs, ſuivie de quelques idées ſur les établiſſemens libres que la France ne doit point différer de faire au Sénégal.

Par un ami des Blancs & des Noirs.

Il n'y a plus maintenant ni de Gentil, ni d'eſclave, ni de libre ; mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. Galat III. 28.

De l'Imprimerie de L. Potier de Lille,
Rue Favart, N°. 5.

1790.

RPJC

RÉFUTATION
DES OPINIONS DE M. LAMIRAL,
SUR L'ABOLITION
DE LA TRAITE DES NOIRS,

SUIVIE de quelques idées sur les établissemens LIBRES que la France ne doit point différer de faire au Sénégal.

Par un ami des Blancs & des Noirs.

M. LAMIRAL a joint des notes explicatives aux DOLÉANCES ET REMONTRANCES des habitans du Sénégal, à l'Assemblée Nationale; & ces notes forment l'ouvrage qu'il a publié, *intitulé de l'Afrique & des Africains* (1). Cet ouvrage, de près de quatre cens pages, m'a paru n'avoir été entrepris & imprimé, que pour justifier le commerce des hommes noirs; pour donner du poids à tous les faux calculs & aux raisonnemens impoli- Ouvrage de M. Lamiral.

(1) Paris, 1789, chez Desenne, Libraire au Palais-Royal, N°. 3.

tiques & inhumains, par lesquels on voudroit en faire redouter l'abolition, & enfin, pour répandre les calomnies absurdes & les mensonges grossiers, par lesquels ceux qui sont intéressés à ce commerce infâme, ont voulu discréditer, dans l'opinion, les amis de l'humanité qui les poursuivent.

Je me propose de réfuter brièvement M. Lamiral, mais ce sera de la manière la plus convaincante; car, sans citer la foule de témoignages qui contredisent, de la manière la plus authentique, & avec la vérité la plus certaine, ses assertions, j'opposerai cet écrivain à lui-même; & tout lecteur impartial verra que, s'il n'a point menti à sa propre conscience, il est au moins dans un étrange aveuglement. L'exposition nue des faits qu'il dénature & des choses qu'il transvestit, convaincront à quels mensonges & à quelles persécutions étranges l'on doit s'attendre, en attaquant ouvertement l'avarice des hommes & les préjugés qui flattent leur amour-propre, pallient la noirceur de leurs crimes, & servent ainsi toutes leurs passions.

Je ne ferai pas de longue apologie pour mon entreprise : c'est aux choses que je dirai, au parti que je défends, à me mériter la bonne opinion du lecteur. Je n'ai de motif

que mon déſir de voir le triomphe de la VÉRITÉ & de la JUSTICE. J'ai ſincérement cherché à m'éclairer ſur l'objet dont il s'agit ici. J'ai fait des lectures que d'autres n'ont pas voulu ou pu faire. J'uſe, à cauſe de cela ſeul, de mon droit de communiquer mes penſées; & je laiſſe avec confiance, au public, celui de les juger, ſans que je cherche à le prévenir que ſur la ſincérité & la rectitude de mes ſentimens.

M. Lamiral, dans ſes premières notes, nous donne des détails intéreſſans ſur la population de l'iſle Saint-Louis & les mœurs de ſes habitans. Cette colonie, le principal de nos établiſſemens an Sénégal, eſt compoſée d'environ trois cents habitans *libres* (NÈGRES OU MULATRES), & d'environ cinq à ſix mille eſclaves, ou étrangers des diverſes Nations qui avoiſinent le pays (1). Iſle Saint-Louis. Sa population.

La race d'hommes que je défends, y compoſe donc toute la population. M. Lamiral, en décrivant les mœurs qu'ils ont dans cette colonie, commence là à réfuter lui-même ce qu'il dit de ces mêmes hommes, quand il

(1) Page 42.

les confidère par rapport au commerce qu'on a la barbarie d'en faire, & au dur efclavage dans lequel ont les tient ailleurs. Voyez en en effet ce qu'il en rapporte, fans aucune diftinction des nuances de la couleur de leur peau, prefque la même, fans différence entre les hommes libres & les hommes efclaves; & vous verrez s'il eft convenable que celui qui a pu faire ces obfervations, ait enfuite calomnié autant qu'il l'a fait la nature (1), & cela, pour juftifier l'afferviffement & l'humiliation dans laquelle ces mêmes hommes font tenus ailleurs par l'avarice & l'intérêt.

Mœurs de fes habitans.

Il ne faut pas croire que l'efclavage foit le même à l'ifle Saint-Louis que dans nos ifles à fucre. Là, l'efclave partage la table & les travaux du maître. Nul préjugé, nulle différence prefque ne les fépare. Dans nos colonies occidentales, au contraire, l'efclave eft conduit à coup de fouet au travail. Il eft féparé de fon maître, comme les animaux le font de nous; & la couleur & les préjugés les plus aviliffans l'en éloignent encore bien davantage; l'intervalle entre eux, n'eft

Efclavage chez eux.

(1) Page 208 & 227.

comparable qu'à celui qu'on a mis entre l'homme & les Dieux (1).

On peut juger de ce que les hommes noirs sont & de ce qu'ils pourroient devenir, par ce qu'en rapporte M. Lamiral lui-même : ce qu'il dit de leurs enfans suffira pour en donner une idée. « Ils sont, dit-il, élevés de la manière la plus libre, jusques à l'âge de porter les armes : c'est pour cela qu'ils deviennent si fiers, si robustes, & qu'ils acquièrent cette démarche hardie & aisée. Ils parlent bien plus de bonne heure que les nôtres, le langage de la raison : à douze ans, ils connoissent très-bien, & par tradition, l'histoire de leur pays, ainsi que les intérêts civils & politiques de la société où ils vivent ». Leurs enfans.

Si l'isle Saint-Louis, toute habitée par ces hommes qu'on voue au mépris, montre cependant des vertus précieuses (2), une bonne foi dans les engagemens du commerce, sans exemple (3), du courage, de la constance

---

(1) Voyez *la lettre* de M. Clarkson, *aux auteurs du Journal de Paris, en réponse à celle de* M. Mosneron Delaunai, insérée précédemment dans dans ce Journal. Patriote François, N°. 189.

(2) Pag. 52. — 55.

(3) Pag. 337.

Leurs bonnes qualités.

& de la force dans les hommes (1) & même dans les femmes (2), une raison prématurée dans les enfans (3), l'hospitalité enfin la plus touchante & des mœurs simples (4), croira-t-on qu'ils doivent quelque chose de ces qualités de leur bon naturel, aux soins que nous prenons de leur civilisation ? On se tromperoit grandement.

On les laisse dans l'ignorance & la superstition.

Les sordides & criminels intérêts qui ont également occupé le Gouvernement & ceux qu'il envoie pour régir cette colonie, tout comme les marins qui la fréquentent & les marchands, pour l'intérêt desquels ils y vont, sont trop de nature à étouffer toutes les idées grandes & généreuses, pour qu'on ait jamais songé à s'occuper de l'instruction de ces peuples. On les laisse indifféremment croupir dans tous les mensonges de l'ignorance & de la superstition (5). Ils mêlangent les pratiques du mahométisme avec celles qu'ils ont reçues de nous; & les marchands qui sont satisfaits,

---

(1) Page 77. — 256. — 277. — 287.
(2) Pag. 48. — 55.
(3) Pag. 49.
(4) Pag. 64.
(5) Pag. 43.

ſi leurs navires trouvent à leur arrivée des eſclaves à charger, ſe mettent peu en peine de faire enſeigner une morale qui auroit appris, depuis long-temps, que ces eſclaves ſont des hommes, & qu'ils ne doivent point être traités par leurs ſemblables, comme des bêtes, en les achetant & les livrant comme des marchandiſes. Certes, ſi les mœurs d'un peuple formé au milieu des attentats les plus ſacrilèges aux droits de l'humanité, ſans le ſecours d'une morale épurée, appuyée ſur la nature même & la révélation, ſont encore meilleures mille fois qu'on ne pouvoit attendre; ſi malgré l'emploi qu'ils ont d'aller chercher de tous côtés, aux Européens, des victimes; ſi malgré la part qu'ils prennent à tous les crimes qui les procurent, il leur reſte encore des vertus qui touchent, que n'a-t-on pas droit d'attendre de ce peuple, quand à l'inſtruction, à l'influence des efforts ſalutaires de la métropole pour la répandre, on joindra le bienfait d'un GOUVERNEMENT LIBRE.

Ce qu'ils peuvent devenir.

M. Lamiral nous donne enſuite la deſcription des mœurs d'un autre peuple très-intéreſſant. Ce ſont les Maures qui habitent toute la rive droite du *Sénégal* ou *Niger*. Leurs mœurs ont le plus grand rapport avec celles des *Arabes indépendans* qui environnent l'Egypte.

Les Maures.

M. Savari, dans ſes lettres ſur cette contrée, a peint, d'une manière admirable, la ſimplicité & l'amour indomptable de ceux-ci, pour la liberté; & ce voyageur, en repréſentant à côté de grandes vertus qu'on admire, le pillage qu'ils exercent, a preſque fait pardonner leurs crimes.

Les Européens les excitent à voler des Noirs.

Ce que M. Lamiral rapporte des Maures, a le même effet (1). On aime leur ſimplicité & leur indépendance; & ſi l'on s'indigne de leurs expéditions pour ſurprendre les Nègres au-delà du fleuve qui les en ſépare, on accuſe bien vîte les Européens qui les excitent (2). C'eſt ainſi que les tyrans jaloux qui aſſujétiſſent l'Egypte, & qui forcent les Arabes indépendans d'errer autour, dans des deſerts affreux pour y être libres, répondent auſſi devant l'Etre ſuprême de tous leurs brigandages.

Les Maures joignent à une ſimplité domeſtique, précieuſe, l'égalité politique & civile la plus grande. Ils ont enſuite de l'énergie & du courage, toute l'aptitude déſirable dans un peuple à civiliſer & ce ſentiment de

(1) Pag. 133. -- 146.
(2) Pag. 144.

soi-même, qui, pour faire leur éloge & me servir à-peu-près des expressions de M. Lamiral, les rend de *fort mauvais esclaves*. Si les liaisons de l'Europe avec l'Afrique, eussent été établies sur des principes honorables, ces peuples eussent seuls aisément offert, par leur civilisation, le moyen d'étendre bien vîte notre influence dans tout l'intérieur de l'Afrique, & ils auroient actuellement donné aux savans une parfaite connoissance de cette partie de la terre qu'on ne connoît toujours que très-imparfaitement.

Ce qu'on pouvoit faire des Maures.

Ces peuples en effet ont quelque chose de l'activité des Européens. Ils étendent leur commerce jusques vers les parties les plus éloignés des côtes. Eh ! qu'on juge de leur caractère. « Ce ne sont point les chefs, dit d'eux M. Lamiral, qui décident de la guerre ni de la paix. Tout estrésolu publiquement & par acclamation. Là, un jeune homme de douze à quatorze ans donne son avis comme les autres, & l'on est souvent étonné de leur voir, à cet âge, discuter des intérêts politiques, avec la sagacité d'un homme mûr (1). »

(1) Pag. 133.

Si l'on eût donc trafiqué, avec ce peuple, d'après les principes vrais de la juſtice; ſi l'on eût ſincérement cherché les moyens de les engager à perfectionner leur civiliſation; il n'eſt pas douteux que le ſuccès le plus complet auroit couronné cette entrepriſe généreuſe. Ils en ſont dignes, on le voit, par leur caractère naturel : & s'il étoit beſoin d'employer envers eux, comme de bons pères envers des enfans qu'ils chériſſent, quelque adreſſe ou quelque ſévérité, notre ſupériorité nous donnoit tant d'avantages ! Il étoit ſi aiſé de former des hommes capables de tirer de ces peuples un autre parti que celui de faire enlever par eux les habitans paiſibles des contrées qui les avoiſinent ! Il étoit ſi aiſé.... Mais les hommes qui marchent avec ſécurité dans le crime, peuvent-ils avoir aucune de ces penſées ? Si malgré eux-mêmes, leur propre conſcience les leur inſpire; ils les rejettent. Leur eſprit cherche de vaines objections. Ils s'arrêtent à la première qu'ils trouvent, avec la même confiance, que ſi la nature même y répugnoit; avec la même confiance, que ſi depuis des ſiècles, des tentatives les plus conſidérables, comme il ſeroit certainement digne d'en faire, répétées pluſieurs fois, euſſent été vaines. Ils ne voient aucune apparence aux

ſuccès que pourroient avoir les efforts faits pour la moindre des guerres, s'ils étoient, en place, dirigés vers ce but humain. Quoi ! un impoſteur, ſans autre moyen que l'enthouſiaſme, a pu courber, ſous le joug de ſes menſonges, tant de peuples divers ; & la vérité armée de tout ce qui peut la faire triompher, ne pourroit jetter des racines chez d'autres, à qui l'on ne peut faire un reproche ſans le voir retomber auſſi-tôt ſur les Européens qui les fréquentent ?

Les reproches que méritent les Maures, retombent ſur les Européens.

On ne peut, dit M. Lamiral (1), s'empêcher de regarder avec une ſorte de vénération pluſieurs de leurs vieillards, dont le teint bruni, des cheveux & une longue barbe blanche, un coſtume qui reſſemble à celui dans lequel on nous repréſente nos Apôtres & les premiers Patriarches de l'égliſe, réveillent des idées ſaintes & reſpectueuſes. On ſe croit tranſporté dans ces contrées, berceau du genre humain. Il ſemble que l'on eſt dans l'âge d'or, temps heureux où l'homme avoit moins de paſſions encore que de beſoins, où ceux-ci ſe bornoient à la ſimple vie animale. Malgré cet extérieur vénérable, ces peuples ont bien des vices ; mais

(1) Page 144.

oſerai-je le dire, à la honte des peuples policés, de ces peuples qui ſe glorifient des arts & des ſciences qu'ils ne cultivent que pour pouvoir aſſervir & enchaîner une partie du genre humain? oſerai-je le dire? *c'eſt eux qui ont porté la dépravation & tous les vices chez ces Nations qui vivoient ſous les loix de l'innocente nature*, qui ne connoiſſoient point les beſoins que nous leur avons fait naître & *d'où ſont nés les brigandages, les vols, les aſſaſſinats?* Ils ne connoiſſoient pas nos armes à feu avec leſquelles ils imitent les funeſtes exemples que nous leur avons donnés de ſe détruire d'une manière plus prompte & plus meurtrière. Ils n'avoient rien, ne connoiſſoient rien; parconſéquent ils ne pouvoient rien déſirer; quel eût été leur prétexte pour ſe faire la guerre, pour s'aſſaſſiner? *Dans ce moment même ne leur mettons-nous pas tous les jours les armes à la main?* ne fourniſſons-nous pas des moyens de deſtruction, ſoit à l'un, ſoit à l'autre, ſelon que notre intérêt nous le dicte? *N'eſt-ce pas pour nous livrer des eſclaves, qu'ils vont porter le* FER *& le* FEU, *chez ces malheureux Nègres dont ils* EMBRASENT *les habitations, dont ils* RAVAGENT *les récoltes? N'eſt-ce pas pour nous*

qu'ils arrachent l'enfant du ſein de ſa mère, la femme des bras de ſon époux; le père à toute ſa famille? Et des familles, des villages entiers ne deviennent-ils pas la proie de ces infâmes raviſſeurs, que nous ſoudoyons pour déſoler & dévaſter d'immenſes contrées? Les déſerts les plus ſauvages, les montagnes les plus arides, les climats peſtiférés, rien ne peut arrêter notre déſaſtreuſe ambition; & nous oſons dire que les arts ont adouci nos mœurs! Et nous oſons appeller barbares des peuples que nous traînons dans les fers! Les tigres, les lions, les animaux les plus féroces, parmi leſquels ils vivent, ſont bien moins dangereux, pour eux, que ces Nations douces & aimables, qui vont porter le poignard dans leur ſein! Qui, d'eux, ou de nous, ſont des barbares? Prononcés, ſibarites vains & cruels! »

C'eſt ainſi que s'exprime un témoin oculaire, & des vertus de ces peuples que nous corrompons, & des crimes que nous leur faiſons commettre. Pour les déguiſer, il eſt aiſé ſans doute aux vrais coupables, de dire en Europe, ſans perſuader heureuſement aujourd'hui perſonne, que les pauvres Noirs que nous faiſons périodiquement & pluſieurs fois chaque année, piller, voler, incendier, par les

Maures (1), ſont des monſtres anthropophages, qui tiennent marché de chair humaine (2). Mais ces aſſertions dénuées de preuves, contredites par tous les témoignages, ceux mêmes qu'on peut le moins ſuſpecter, fuſſent-elles vraies, juſtifieroienr-elles les crimes dont les accuſent leurs propres défenſeurs? Non, ſans doute (3). Ils ſont avoués & notoires ces crimes. Un peuple que nous corrompons les conſomme pour nous : ce peuple, rempli de qualités précieuſes, les tourne toutes vers le mal, pour ſatisfaire les goûts & les paſſions que nous lui inſpirons avec adreſſe : malgré tous les ſophiſmes, dont on s'entoure; dans l'aveuglement volontaire où l'on perſiſte, nous reſtons, donc, reſponſables & du mal que ce peuple perverti commet, & de celui qu'il eût pu empêcher, ſi au lieu de vices & de crimes, nous lui euſſions inſpiré des vertus.

---

(1) Voyez la gravure qui eſt à la page 146 de l'ouvrage de M. Lamiral, qui repréſente » *comme* » *les Maures prennent les eſclaves* ».

(2) *Obſervations*, *&c.* par les Capitaines du Hâvre-de-Grace, navigans à la côte d'Afrique, *p.* 3. ſans nom d'Imprimeur.

(3) Voyez la réponſe de Clarkſon à M. Moſneron de l'Aunai, citée plus haut.

John Barnes, Membre du Comité Africain d'Angleterre, interrogé le 27 Mai 1789, dans la Chambre des Communes, s'il ſavoit, que les Maures traverſaſſent le Sénégal pour aller de l'autre côté, ſaiſir par ſurpriſe des Nègres & les livrer enſuite aux Européens, comme eſclaves, a répondu & *affirmé* deux fois qu'il étoit certain, d'après ſon ſéjour dans le pays & la correſpondance qu'il y a long-temps entretenue, que rien de ſemblable n'avoit lieu. (*Voyez page* 32 *du procès-verbal*).

Cette contradiction poſitive avec le rapport de M. Lamiral, qu'on ne peut ſuſpecter, prouve ce qui déjà a été mis en évidence en Angleterre, que ceux qui combattent l'abolition de la Traite ne font aucun ſcrupule, dans leurs dépoſitions, d'altérer, chacun à ſa manière, les faits qu'ils ſavent & qui nuiroient au parti qu'ils ont réſolu de défendre. Mais de même qu'il arrive à tous les complices, ils ſe contrediſent. Il eſt donc bien impoſſible que le rapport de ceux qui ont eu également part à ce commerce & qui l'accuſent, joint à celui des voyageurs impartiaux & aux inſtructions qu'ils donnent, ne faſſe tomber la balance en faveur de l'abolition.

Les défenſeurs de la Traite des Noirs & de l'eſclavage ont bien vu que tout en écrivant

pour leur caufe, M. Lamiral les trahiffoit, en laiffant parler trop fouvent fa confcience fans aucun déguifement. Ils ont fenti que leurs adverfaires, les Amis des Noirs, pourroient leur dire, *habemus confitentem* REUM. Mais que fait le témoignage de M. Lamiral, quand on a déjà tout ce qu'il faut pour porter cette caufe à l'évidence? Ceux qui ont été fi troublés de voir l'avantage qu'on pouvoit tirer de l'ouvrage même de cet écrivain, témoin oculaire, ignorent qu'il n'eft point le feul qu'on ait dans cette caufe, qui avoue, comme lui, fes propres fautes & celles de ceux qu'ils veulent juftifier & défendre.

Voyez le *rapport des Lords du Comité du Confeil, nommé pour l'examen de tout ce qui a trait au Commerce & Colonies étrangères, préfentant à* SA MAJESTÉ *les* PREUVES *& les* INFORMATIONS *qu'ils ont recueillis en conféquence des ordres de Sa Majefté, donnés dans fon Confeil le* 11 *Février* 1788, *fur l'état actuel du commerce d'Afrique, & particulièrement fur celui des efclaves; ainfi que fur les effets & les conféquences de ce commerce, auffi bien en* AFRIQUE *& dans les* INDES OCCIDENTALES, *que pour le commerce général de fon Royaume, publié & imprimé à Londres en* 1789, en un vol. *in-fol.* de près de 1000 p.

Cet ouvrage, qui renferme indiſtinctement, ſans alteration, comme ſans choix, les témoignages donnés par des perſonnes intéreſſées ſans doute, & envoyées exprès par les défenſeurs de la Traite & de l'eſclavage : mais il donne auſſi ceux des perſonnes ſur les lumières, l'honneur & la probité deſquelles on peut parfaitement compter. On y trouve encore une collection précieuſe des informations priſes & reçues de divers côtés & des lieux les plus éloignés, ſur les RÉSULTATS GÉNÉRAUX des différentes branches du commerce de l'Afrique, ainſi que de celles des Indes Occidentales. Ces informations ſont toutes inſtructives, & ſur-tout indiſpenſablement néceſſaires pour juger de la vraie nature du commerce des eſclaves & de ſes effets. Ce travail immenſe a été publié en Angleterre pour l'inſtruction de cette cauſe, que l'humanité & l'intérêt *vrai des Nations* pourſuivent ſeuls, quoiqu'on en diſe, au tribunal de la raiſon. Il contient les lumières les plus précieuſes ſur l'état actuel de l'Afrique, pour tous ceux généralement qui y ont intérêt. Il méritoit donc bien d'être pris en conſidération, par ceux qui viennent hardiment donner au public leur propre & ſeul témoignage, pour

règle de ses opinions & de ses sentimens, sans s'embarrasser si l'intérêt qu'ils ont & qu'ils ne sauroient cacher, ne les rend pas, jusques à un certain point, récusables.

Les minutes des preuves, sur l'état actuel du commerce des esclaves en Afrique, prises devant le Comité de la Chambre des Communes, formé de toute la Chambre, & qui avoit été chargé de considérer les circonstances du commerce d'esclaves, contre lequel s'élèvent différentes pétitions présensentées à la Chambre, pendant la précédente session du Parlement :

Ces minutes, qui renferment les dépositions des témoins offerts pour la défense de la Traite, dont M. Mosneron chez nous, probablement sans les avoir lues lui-même, a voulu se prévaloir, & que M. Clarkson a si victorieusement réfutés, ont aussi été imprimées. Maintenant on entend à cette heure les dépositions contraires, ces dépositions redoutables aux Armateurs de Liverpool, qu'ils eurent l'adresse, l'année dernière, d'écarter jusques à la fin de la session, pour retarder le jugement qu'ils redoutent. Toutes ces informations publiques sont livrées à la discussion, non pas seulement de l'Angleterre, mais de l'Europe, du monde entier.

Mille autres productions (1) ont encore rassemblé des lumières sur cette affaire importante & célèbre. Elles ont été recueillies avec soin de personnes impartiales : c'est avec tous ces matériaux qu'on discute en Angleterre : & en France, ceux qui veulent écrire sur une matière qu'ils ne connoissent pas, imaginent tout savoir, parce qu'ils auront armé ou commandé un navire pour l'Afrique. Ils donnent *despotiquement* leurs opinions teintes de tous les préjugés de leur état, de leur éducation, de leur intérêt, pour loi, à une Nation entière; & il n'est pas d'horreurs qu'ils ne débitent, contre ceux qui s'efforcent de présenter les autres témoignages, sans lesquels il est impossible qu'elle puisse juger, avec sagesse, une cause que toutes les passions réunies, doivent s'efforcer de dénaturer (2).

---

(1) Voyez entr'autres *la substance des lumières données par diverses personnes sur le commerce des esclaves, recueillies dans le cours d'un voyage fait dans l'automne de l'année* 1788, à Londres, chez Jean - Phillips - George Yard, Lombard Street, 1789.

(2) Voyez l'absurde libelle intitulé : de l'*État des Nègres*, relativement à la prospérité des Colonies

Ces ſoulèvemens de l'intérêt propre, plus menaçans chez nous qu'ils n'ont jamais été chez nos voiſins (1), s'appaiſeront, ſans doute, quand on ſera convaincu que la morale n'eſt pas plus étrangère au calcul de l'intérêt propre bien entendu, pour les peuples, que pour les individus. Mais jusques à préſent, ſi l'on eût jamais raiſon de remarquer les vues courtes & les ſentimens ſordides & étroits des Commerçans, c'eſt ſur-tout, quand on a médité un peu, ſur les avantages qu'ils auroient dû procurer à leur Patrie, depuis qu'ils fréquentent les côtes d'Afrique. Le commerce criminel qu'ils y ont ſuivi, a frappé de ſtérilité, pour eux & pour l'Europe, une des plus grandes

---

Françoiſes & de leur métropole, ſans nom de Libraire ni d'Imprimeur, & le diſcours imprimé de l'Imprimerie de MONSIEUR, lu au Diſtrict des Filles S. Thomas de Paris, par M. Magol, dans lequel ce Citoyen encadre cet ouvrage, auſſi méchant qu'abſurde, d'une manière, en tout, digne de l'original.

(1) Des Colons ont porté l'aveuglement juſques à menacer de poignards & de toute l'attrocité des aſſaſſins, des Amis des Noirs, dans les galeries même de l'Aſſemblée Nationale, à Verſailles ! ! !

ſources des richeſſes qui ayent jamais exiſté : & ce commerce abominable dans ſa nature, a tellement perverti les peuples avec leſquels on le fait, & les agens qui le conduiſent, qu'on ne ſauroit à quoi comparer les peines infinies, la mauvaiſe foi inſigne, les horreurs enfin qui l'accompagnent (1).

Si ces reproches faits aux commerçans, ſont juſtes, ceux que méritent les hommes en place qui ont eu la confiance des Nations de l'Europe, ſont bien plus graves encore. C'eſt en effet ſur eux qu'ils retombent tous ; c'eſt à eux qu'il faut s'en prendre des erreurs, des fautes, des crimes même de ces citoyens utiles, qu'on n'a juſques à préſent protégés que par la vue ſordide & meſquine de retirer d'eux une partie des richeſſes qu'ils recueillent.

Reproches aux Gouvernemens.

Qu'attendre de Gouvernemens deſpotes, de Princes avares, de Miniſtres pervers, tous entourés de courtiſans avides ? Pas un ſentiment humain, pas une meſure dictée par la pure & ſainte humanité. Auſſi, voyez ce qu'offre l'hiſtoire des établiſſemens des Européens dans les deux Indes ! mais mainte-

(1) Page 98.

Eſpérances raiſonnables.

nant que la France n'a pas de citoyen qui ne doive élever ſon ame à la hauteur de celle d'un légiſlateur, eſt-ce trop eſpérer que d'attendre de ſes commerçans une élévation proportionnelle dans leurs ſentimens & l'objet de leurs entrepriſes? Eſt-ce trop eſpérer quand la Nation la plus généreuſe, la plus éclairée, la plus capable de tout, eſt là pour les encourager elle-même, les aider & les applaudir?

Les Noirs.

M. Lamiral prétend dans d'autres notes, nous inſtruire *au vrai* des peuples qui ſe trouvent au-delà de la rive gauche du Sénégal. Ce ſont les NOIRS, peuples malheureux, déſolés par leurs voiſins les Maures, trahis par leurs Rois, ennemis de leur propre liberté, la proie de tous les hommes civiliſés & corrompus qui ont beſoin d'eſclaves; peuples qui intéreſſent au plus haut degré l'humanité par leurs malheurs & les maux qu'ils ſouffrent, comme la philoſophie, par leur bon naurel, leur amour pour la paix, leur vivacité, leurs mœurs ſimples, & ce qui étonnera, par l'égalité qui règne chez eux, au moins pour la plupart; & le voyageur ou commerçant que je réfute, nous repréſente cette race malheureuſe & digne d'un meilleur ſort, même de ſon propre aveu, comme condamnée par la nature à toutes les ſouffrances, parce que

l'on croit ſavoir que de temps immémorial il s'eſt trouvé des hommes aſſez méchans pour abuſer de la timidité de ces peuples (1).

Leur caractère.

Le caractère des Noirs eſt doux, confiant, timide ſi l'on veut, mais pacifique; aimant par-deſſus tout le repos, comme tous les peuples qui ont des mœurs ſimples, peu de beſoins & un ſol qui les ſatisfait aiſément. La ſuite non interrompue de toutes les ſortes d'iniquités qui, depuis tant de ſiècles, s'exercent chaque année pluſieurs fois contre eux, n'a pu altérer cette partie de leur caractère; ſemblables aux pauvres *Indous*, qui toujours ſubjugués, le ſeroient encore mille fois, qu'ils continueroient d'enrichir leurs tyrans, de les reſpecter, de les craindre, & même de les aimer.

M. Lamiral, ſans le vouloir, fait aſſez bien reſſortir, en pluſieurs endroits, cette bonté qui eſt la baſe du caractère des malheureux Noirs. Outragés comme ils le ſont depuis ſi long-temps, leur timidité peut offrir, aux méchans ſur-tout, un vaſte moyen pour les rabaiſſer; mais malgré ce qu'on peut en dire, leur bonheur, quand on les laiſſe tranquilles,

---

(1) Page 178.

leur exiſtence près de la nature, ont un attrait qui ſe fait ſentir au fond du cœur, & dont on ne ſe détache point, malgré l'idée de la pénurie de toutes les commodités de la vie, dans laquelle M. Lamiral les repréſente, & cela bien à deſſein (1).

Menſonges des Commerçans d'hommes.

L'auteur d'un voyage moderne au pays de Bamboue (2), s'étonne (3) que les écrivains de voyages aient oſé métamorphoſer *cette riche & fertile contrée, en un déſert ſec & aride* (4). Il auroit dû ſentir que les commerçans d'eſclaves ont voulu repréſenter les Noirs comme des êtres ſi malheureux chez eux, qu'ils nous avoient obligation de les en tirer. L'on a donc déguiſé les reſſources des pays qu'ils habitent, leurs qualités morales, leurs avantages politiques & civils, ainſi que tous les autres moyens que la providence leur a départi pour être heureux où elle les a placés, & cela, ſoit qu'on eût réellement des remords du commerce qu'on faiſoit de l'eſcla-

---

(1) Page 168.

(2) Il ſe vend chez Defer de Maiſon-neuve, rue du Foin S. Jacques, 1789.

(3) Page 44.

(4) Lamiral, page 321.

vage d'hommes, la plupart libres chez eux, dont on pouvoit en place tirer tant d'autres avantages (1); ſoit que ceux qui pouvoient ſeuls les faire connoître, craigniſſent des changemens ou des rivaux dans leur trafic; ſoit auſſi qu'ils aient eux-mêmes, quelquefois, manqué de lumières.

M. Lamiral, en effet, & les autres commerçans qui n'ont point oſé ne pas faire mention de la fertilité exceſſive de quelques parties de ces contrées, en ont très-mal décrit les productions, & ils ont toujours exagéré l'influence du climat, pour les faire regarder comme abſolument perdues.

Le premier, par exemple, parle des bois les plus épais : leurs arbres couvrent dans quelques parties, par leurs rameaux étendus, le lit du Sénégal. Ils couvrent en abondance de leurs fleurs, les bateaux qui paſſent ſous les berceaux qu'ils forment ſur cette rivière. Le parfum que ces fleurs exhalent, eſt ſi violent, que les voyageurs en ſont incommodés. Les arbres ſont chargés d'une multitude d'oiſeaux; des prairies immenſes, toutes

Leur inexactitude volontaire.

(1) Voyez ce voyage nouveau, au pays de Bambouc.

émaillées de fleurs, sont couvertes d'animaux; les éléphans, ces animaux qui ont besoin d'une nourriture si copieuse, abondante & facile, s'y voient par troupeaux. La rivière fourmille de poissons & d'amphibies; & M. Lamiral ne nous décrit pas une plante, pas un animal de manière à satisfaire. Si l'on prend nécessairement l'idée du pays le plus abondant qui existe, malgré les landes de sables qu'il peut renfermer, à peine trouve-t-on dans cet auteur, quelque mention des productions les plus communes. Cependant, que de choses connues, combien d'autres qui ne le sont point encore, précieuses pour nos arts & nos consommations en général, ce pays, le plus mal observé encore, par ceux qui le fréquentent, ne renferme-t-il pas?

On trouve dans le père Labat, quoiqu'en dise M. Lamiral (1), des détails plus précis. Cet auteur écrivoit pourtant sur des mémoires d'autres marchands, & dans un temps où l'étude de la nature n'avoit point fait les progrès qui aujourd'hui mettent un voyageur à même d'instruire ses concitoyens de la manière la plus précise, de tout ce qu'il voit.

---

(1) Page 170.

Quoiqu'il en ſoit, la deſcription que fait le père Labat, de la route faite vers 1720, de Gorée au Sénégal, par terre, montre dans cette étendue un pays ſabloneux, mais qui ne laiſſe pas, dit-il, d'être fertile, parce qu'il eſt fort bien cultivé, & que les pluies ſemblent y engraiſſer la terre (1). Ce n'eſt pas là l'idée d'un déſert, d'une côte impraticable, comme M. Lamiral voudroit la repréſenter, dans une étendue de trois cents lieues (2). Il avoue, il eſt vrai (3), que le ſol paroît plus intéreſſant & moins miſérable en remontant un peu la rivière. C'eſt-là où il nous repréſente la nature dans toute ſa parure & ſon luxe, mais terrible aux étrangers, quoique bienfaiſante aux mulâtres & aux Nègres qui ſont dans leur climat.

Climat. ſon influence ſur les Blancs & les Noirs.

Ce pays, comparable par tant de côtés à l'Egypte, doit avoir ſans doute beſoin, comme elle, de la main de l'homme, pour le rendre ſain. Cependant, ſi les Européens, aidés de tous les ſecours & les ſoulagemens

---

(1) Ch. 10. — T. 4. — de ſa *nouvelle relation de la côte d'Afrique Occidentale*, page 154.

(2) Page 69.

(3) Page 70.

qu'ils peuvent se procurer, y succombent à l'influence du climat, & sur-tout à celle des causes qui lui sont secondaires, ceux qui sont acclimatés y résistent de la manière la plus facile. L'on y voit les Nègres & les Mulâtres supporter des peines & des travaux étonnans; & cela avec une gaieté bien plus remarquable encore dans des hommes que l'Auteur, qui la rapporte & qui en a été témoin, s'efforce d'avilir (1).

Contradictions de M. Lamiral.

Ainsi M. Lamiral nous a peint la nature la plus animée, dans la plupart des lieux qu'il a traversés (2), & il prétend qu'au-delà, ceux qu'il n'a pas vus, n'offrent que des sables brulans, où les malheureux Noirs sont souvent réduits, par la famine, à dévorer eux-mêmes les sauterelles qui dévorent leurs moissons (3).

Il dit cependant ailleurs très-positivement qu'il a pénétré dans ce qu'il appelle de vastes déserts (4), & qu'habitent selon lui-même, des nations nombreuses. Il a fait, dit-il, plus

(1) Page 289.
(2) Pag. 280. — 282.
(3) Pag. — 168 — 159.
(4) Pag. — 168.

de deux mille lieues dans ces *triſtes contrées* (1) & il certifie, comme les autres voyageurs, la prétendue ſtérilité du pays des Bamboucs (2). Ce pays, que nous connoiſſons heureuſement un peu mieux aujourd'hui, & qu'il auroit dû atteindre dans l'étendue de ſes courſes, méritoit cependant qu'il en parlât autrement. Tous les pays qui ſont arroſés & couverts, comme celui-là, devoient faire quelque exception, à la ſtérilité qu'il affirme, de toutes les parties intérieures de l'Afrique (3). Mais, ou bien cet Auteur a partagé les préjugés & les erreurs ſur ces contrées, de ſes prédéceſſeurs, ou bien il a connivé avec eux pour les perpétuer.

Dans un pays ſtérile ou tellement ſujet à la famine, comme on repréſente ceux-là, comment ſe trouveroient par troupeaux nombreux les animaux qui dévorent le plus de nourriture végétale? Ils détruiſent, dit M. Lamiral, quelquefois les récoltes des Noirs. Ceux-ci ſont alors de nouvelles ſemailles; « mais l'on peut penſer, dit-il ici, combien peu leur ſuffit;

---

(1) Pag. — 168.
(2) Pag. — 321.
(3) Pag. — 168.

puiſqu'un ſeul grain de millet produit CINQ ou SIX ÉPIS plus gros que les DEUX POINGS, qui contiennent des milliers de grains » (1). Qu'elle contradiction & qu'elle impoſſibilité ſans elle, d'imaginer dans un même pays, ſtérilité ou famine, & en même-temps une population d'hommes & d'animaux qui étonne (2)! Mais, on le ſait, & M. Lamiral le prouve; la contradiction eſt toujours inévitable à ceux qui veulent déguiſer, défendre ou juſtifier le crime : elle eſt reconnue pour être le caractère infaillible qui les diſtingue.

Dans d'autres endroits, cet Auteur inconcevable prétend peindre, « avec franchiſe, toute l'horreur que lui inſpire le commerce des Noirs & ſes funeſtes effets : » (3) & il ſemble n'avoir fait ſon livre que pour défendre ce commerce, dont il avoue l'infamie. Il le juſtifie par tous les ſophiſmes les plus étranges : ſelon lui, il eſt indiſpenſable de le continuer. Mais par accommodement & *pour calmer le généreux enthouſiaſme des protecteurs de la liberté,* » il permettroit que les Mulâtres

---

(1) Pag. 161.

(2) *Sine vino & cerere, friget ubique venus !*

(3) Pag. 177.

fuſſent,

fussent, dans les Colonies, admis au rang de Citoyens, *à la seconde génération* (1); comme si l'on en étoit à pouvoir leur refuser dans les Colonies, ce que le Tiers-État a pris à la fin de force en FRANCE.

Efforts pour rabaisser le caractère des Noirs.

Le Noir n'est, selon M. Lamiral, qu'un homme stupide près de la brute. Il n'en est séparé, à son avis, que par un intermédiaire dont je n'ai jamais ouï parler, qui vit en sauvage dans les bois, & ne conserve pas même de société avec sa femelle. Cet intermédiaire se trouve près des côtes (2), & cet auteur ne cite l'autorité d'aucun observateur qui atteste sa ressemblance avec les hommes dont il s'agit. Mais quelque soit cet être, M. Lamiral place le Noir au-dessus. Il ne le dépouille pas de l'humanité (3), & cependant il le range parmi les animaux faits pour nous servir. Aussi est-ce le lieu où cet auteur réunit tous ses efforts pour faire descendre ces malheureux au-dessous de la nature des blancs, vers celle des animaux, près desquels les Colons & lui-même, pour la tranquillité sans doute de leur conscience, ont

(1) Page 208.
(2) Page 182.
(3) Page 169.

beſoin de les ranger (1). Il fait pour cela un abus étrange de la philoſophie. Il cite Buffon, Homère, pour étayer ſon paradoxe, qui couvre l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe (2). Chaque être, dit-il, ſelon la place qu'il occupe, eſt doué d'une plus ou moins grande portion de la divine intelligence. Ainſi, pour rabaiſſer l'homme, il élève les animaux.

Principes qui tendent à faire méconnoître la dignité de l'homme.

Il nous départit enſuite très-inégalement la portion de divine intelligence qu'il aſſigne à l'homme, & l'on ſent bien les conſéquences qu'il en tire. Les pauvres Noirs qu'il ſuppoſe en avoir le moins reçu, doivent être nos eſclaves. C'eſt ainſi que M. Lamiral déſerte les principes qui établiſſent à jamais la dignité de tous les hommes; c'eſt ainſi que lui, qui s'élève avec vigueur contre l'oppreſſion, abjure témérairement la doctrine qui à jamais la proſcrit. Ainſi, défenſeur dans quelques endroits de ſon ouvrage de la liberté, il l'a dépouille dans celui-ci, en inſenſé, d'une

(1) Voyez auſſi page 198.

(2) Voyez la note 9 de l'ouvrage intitulé : *Inconvéniens du droit d'aîneſſe* 1789, où on a réfuté l'opinion de M. Jefferſon, ſur l'infériorité des Nègres, & celle de Buffon, ſur l'infériorité des Américains.

égide immortelle & impénétrable. Il livre l'homme au couteau de qui voudra l'égorger; car, de conſéquence en conſéquence, quï pourra arrêter le tyran, qui, ſans diſtinction pour la couleur de la peau, calculera dans ſes victimes, le degré de portion divine qu'il voudra y reſpecter? ou bien, qui pourra réfuter celui qui prétendra que les ſept huitièmes de l'humanité, qui juſques à préſent ſe ſont laiſſés, en vrais imbécilles, fouler, ſont des bêtes, & le ſurplus, des Dieux créés pour commander? Certes, cet abandon des principes qui veillent éternellement ſur les droits de l'homme, & en même temps, un amour pour la liberté qu'on n'oſe pas ſuſpecter, ne ſont pas les moindres des inconſéquences, des contradictions de M. Lamiral & de beaucoup de ceux qui ont écrit pour défendre la même cauſe. Qu'ils ſongent donc, s'ils ſont ſincères, que le deſpotiſme que nous venons de renverſer, ſuivoit la même marche. Voyez comme il avoit miné tous les principes religieux, bien plus, pour ſe défaire d'une cenſure incommode, que pour ſe débarraſſer d'un corps puiſſant (1).

---

(1) Liſez les *vœux d'un patriote*, ouvrage imprimé à *Amſterdam* en 1688. Les tyrans ont toujours

Les préjugés & la prevention de M. Lamiral, percent d'une manière senſible & même choquante, dans tout ce qu'il dit pour rabaiſſer les Noirs au-deſſous d'eux-mêmes. « Ils ſont, dit-il, la plupart plongés dans la plus profonde idolâtrie ; & hors de leur pays, ils oublient les objets de leur culte. Ceux qui adorent le ſoleil, lui font des ſacrifices d'animaux. J'en ai interrogé beaucoup, continue-t-il, ſur leur pays, mais ils ſont ſi ſtupides, qu'il eſt preſque impoſſible d'en tirer une notion claire. On ſeroit tenté de croire qu'on les prend en troupeaux, &c. (1) ».

Noirs Bambarras.

Les perſonnes inſtruites comment les Noirs qu'on appelle *Bambarras*, & dont il s'agit ici, ſont amenés de leur Patrie, éloignée de cinq à ſix cents lieues de l'iſle Saint-Louis, où M. Lamiral les a interrogés ; ceux qui connoîtront tout ce que ces malheureux ont

haï ceux qui ont travaillé à ſoutenir ou relever la dignité de l'homme. C'eſt la vrai cauſe de la fureur des perſécutions que les premiers chrétiens ont eſſuyées ſous les Empereurs : & c'eſt auſſi la cauſe des emportemens & des injures auxquels s'abandonnent les partiſans de l'eſclavage.

(1) Page 185.

à souffrir avant d'arriver à Galam, & la manière dont ils sont transportés de Galam au bas du Sénégal (1), seront-ils étonnés que, dans leur abattement, ils paroissent aux gens affreux qui voient leurs maux sans les ressentir, des espèces d'automates ? D'ailleurs, ces malheureux qui parlent un langage inconnu, peuvent-ils éviter l'accusation que leur fait M. Lamiral de ne pas répondre, sur-tout si des ames sensibles & humaines ne les approchent pas ? Et quand à leur culte, qu'y a-t-il à en inférer ? Nos pères étoient-ils plus éclairés ? Nous-mêmes, peut-être, ne sommes-nous pas plus inconséquens ?

Mais pour montrer combien le besoin de déprimer le caractère des Noirs, a égaré M. Lamiral dans les raisonnemens qu'il a fait pour y réussir, je citerai ce que le père Labat, qu'on ne soupçonnera pas de favoriser la défense des Noirs, à laquelle je ne sache pas qu'il ait songé, dit de ceux de Bambarras, dont il est question. Ils sont, suivant lui, d'un naturel doux, « robustes, & ne *manquent pas d'esprit* ». Mais il suppose que la nature

(1) Voyez ces détails dans l'ouvrage de Wadstron, cité ci-après.

leur a donné la ſervitude en partage, « parce qu'ils ſupportent mieux que d'autres le travail qui y eſt attaché ». — Du reſte, « ils aiment leurs maîtres, & ne ſont point ſujets à s'enfuir, à ſe révolter & à ſe déſeſpérer comme ceux qui viennent des côtes (1) ».

Il falloit bien que M. Lamiral calomniât les Noirs, pour ne reconnoître en eux qu'un inſtinct : il n'en fait même que des machines, & cependant il faut qu'il explique des traits étonnans, des qualités connues & évidentes, qui, dans les perſonnes des Noirs, frappent les hommes blancs les plus groſſiers. Leur courage, quand il ſe réveille, n'eſt, ſelon lui, que la férocité des tigres (2); leur ingénuité, qu'une inaptitude abſolue à la prévoyance & au calcul. Après les avoir montrés d'une inſenſibilité qui étonne, d'une pareſſe que rien ne peut ſurmonter (3), on les trouve ailleurs d'une conſtance dans les travaux, d'un courage & d'une force à toute épreuve (4).

---

(1) Tome IV, p. 85.

(2) Pag. 256 — 260.

(3) Page 199.

(4) Pag. 277 — 287.

Ce ſont ici des êtres qui ſont, tous, dans la dernière dégradation (1) ; & le moment d'après, M. Lamiral (2) convient de bonne-foi que dans les points qui ſont les plus eſſentiels au bon ordre de la ſociété & à ce que l'homme ſe doit à lui-même, *les Nègres ſont plus ſages que nous* (3). Auſſi, leur vie ſimple dans leurs villages tranquilles, leurs paſſe-temps innocens, toujours entourés de leurs familles, leurs chanſons expreſſives & tendres, leurs danſes & leurs fêtes le ſéduiſent lui-même (4) : il revient plus d'une fois à les peindre, comme ſi, fatigué de nos crimes, qu'il avoue en mille endroits, il regrettoit d'avoir jamais eu d'autres tableaux que ceux de la vie innocente & privée d'ambition de ces peuples.

Injuſtice de M. Lamiral.

Ici perce ſur-tout l'injuſtice de l'homme. M. Lamiral charge ces peuples dont il eſt obligé malgré lui d'eſtimer le caractère naturel, de toute la laideur des vices & de toute la baſſeſſe de la dépravation que nous leur avons communiqués.

(1) Pag. 199 — 246.

(2) Pag. 263 — 270.

(3) Pag. 265 — 270.

(4) Pag. 267 — 268.

Corrompus par nos exemples, & séduits par nos marchandises, paroissent-ils injustes ou cruels entre eux ? Quelquefois, suivant un sentiment bien juste, nous rendent-ils le mal que nous leur faisons ? Cet écrivain laisse tout à leur charge. Sans le taxer d'exagération dans les faits, ou d'infidélité en rapportant au général ce qui est particulier, n'est-il pas évident que de la manière dont les Européens communiquent depuis si long-temps avec ces peuples, il faut mettre sur le compte des premiers, tous les vices & tous les crimes de ceux-ci, lesquels tiennent essentiellement à l'influence qu'ils reçoivent de notre commerce infâme, & des mœurs nécessairement perverses de la plupart des agens qui traitent avec eux sur des principes aussi iniques ?

Que dire en effet des communications directes ou indirectes, que les Européens ont avec les peuples Noirs ? Le récit d'hommes qui les pallient, de marchands qui, complices de l'iniquité, la déguisent (1); d'écrivains qui,

---

(1) Voyez l'interrogatoire au Comité de la Chambre des Communes d'Angleterre, des témoins présentés par les Conseils des villes de Liverpool, &c.

la plume à la main, combattent leur conscience, & repouſſent dans leur cœur, les cris de l'humanité ; ce récit, tout adouci qu'on peut le croire, révolte encore quiconque conſerve quelque ſentiment de la juſtice (1). Mais, en même-temps, ce qui étonne, c'eſt la prétention de ces eſprits prévenus & aveuglés de connoître ſeuls les relations du commerce, ſes principes & tout ce que les localités & les circonſtances lui offrent ou lui enlèvent. Certes, ce n'eſt point en leur parlant qu'il faudroit faire entrer dans les élémens du commerce, l'intérêt général de l'humanité, intérêt vrai de toutes les nations particulières, baſe eſſentielle de toutes les relations extérieures des peuples. Comprendroient-ils quelque choſe à ce que l'on déſire, par le progrès des lumières & leur communication ; la civiliſation des peuples barbares & la réforme des peuples énervés ; eux qui ne voient en tout & partout que des pays à dominer ; des hommes à couvrir de chaînes ; de l'or à ex-

Prétentions vaines des Commerçans.

—— & la lettre de M. Clarkſon, citée plus haut, à M. Moſneron, au ſujet de ces témoins au nombre de quatorze.

(1) Pag. 237 —— 255.

traire ; des marchandises à acheter à vil prix ou à vendre au taux le plus élevé ; tout en dernier lieu, les productions essentielles, qui nous nourrissent à faire produire, & jamais l'homme qu'il faut instruire & répandre sur toute la surface de la terre, pour que libre, instruit, heureux, il rende partout hommage à l'Eternel (1) ? Toutes ces grandes idées qui,

---

(1) Ce grand & vaste dessein qui fait, de toute la terre, une seule Monarchie & de touts les hommes une seule famille, doit maintenant être repris avec une nouvelle vigueur.

La propaganda fut-elle jamais ce que les Apologistes de la Cour de Rome voudroient la représenter ? une réunion d'hommes Apostoliques, dépouillés de tout intérêt vulgaire, nourris des doctrines les plus profondes, fidèles aux maximes les plus sublimes, & voués à appeller tout le genre humain à une même fraternité, au même bonheur comme, aux mêmes espérances ? S'il fût jamais conçu, ce grand & superbe dessein, l'ambition le flétrit ; la tyrannie s'en prévalut ; elle le pervertit, & l'esclavage l'a fait oublier : il a même fait plus, il l'a rendu ridicule....

Qu'il ressuscite donc aujourd'hui avec la liberté dans le cœur des peuples, ce projet immortel ! qu'ils ne s'en rapportent plus qu'à eux-mêmes pour son

il faut l'eſpérer, vont devenir communes, ſont reléguées par ces Meſſieurs, *avec un haut dédain*, parmi les belles chimères des roman-

---

exécution ! Puiſſe ce ſiècle ne pas s'écouler ſans voir une fédération d'un nouveau genre, celle de ſociétés répandues chez toutes les Nations, vouées *à étendre généralement parmi les hommes, les heureuſes influences de la liberté & à rechercher & mettre en œuvre tous les moyens de la faire fleurir, dans tous les pays & ſous tous les climats, également, pour tous les hommes.* Ce ſera alors qu'on pourra véritablement réaliſer ce beau projet de paix univerſelle, parce que les peuples ſe communiquant ainſi eux-mêmes, s'affranchiront de l'intermédiaire de leurs chefs, de ces Rois, de ces Miniſtres, dont l'orgueil ou l'ambition les a toujours mis en guerre. Voyez un nouvel ouvrage ſur le projet humain & célèbre de *la paix univerſelle*, du vertueux Abbé de S. Pierre, depuis peu annoncé chez Maradan, Libraire, à Paris, rue St. André-des-Arcs, & la note neuvième de l'ouvrage intitulé : INCONVÉNIENS DU DROIT D'AINESSE, &c. qui ſe trouve à Paris, chez *Viſſe, Libraire, rue de la Harpe ;* & pluſieurs autres paſſages intéreſſans de ce dernier ouvrage, ſur *les Prêtres, la Religion, la Morale, la Bienveillance & la liberté univerſelles.*

ciers, ou tout au plus, dans le cerveau de quelques perſonnes qu'ils appellent des fanatiques, & qu'une politique perfide, étrangère & ennemie, berce & fait jouer, ſelon eux, pour la ruine de leur Patrie.

Politique prétendue de l'Angleterre.

Il eſt des choſes, fuſſent-elles vraies, qu'il n'eſt permis qu'aux ames étroites de ſoupçonner. Les hommes qui entretiennent leurs idées & leurs ſentimens à une certaine élévation, rougiroient d'y ſonger. Telle eſt l'infâme politique qu'on oſe prêter à l'Angleterre, de n'affecter de parler de l'abolition de la Traite, de n'animer les amis de l'humanité, ſur cette intéreſſante entrepriſe, que pour jouer la France, l'engager à ſe précipiter témérairement dans un deſſein qu'elle rejette intimement pour elle; & afin de profiter enſuite, du déſordre qu'on ſuppoſe devoir naître de cette opération, pour ruiner ſa rivale, lui enlever ſes Colonies, détruire le reſte de ſon commerce..... Que ſais-je, ce qu'on n'ajoute pas encore, pour faire dépendre l'exiſtence de l'empire françois, de quelques nouveaux eſclaves, dont une poignée de marchands augmente chaque année la multitude de ceux qui exiſtent déjà dans nos Colonies.

Maintenant que le ſoupçon en eſt jetté; maintenant que, quelque ridicule qu'il ſoit, il

eſt hautement avoué, & que les ennemis du bien public ſe prévalent d'une auſſi miſérable objection (1), on pourra juger, par cela ſeul, de leur bonne foi ou de la bonté des moyens qu'ils oppoſent.

Dans tous les cas, leur dirai-je, il eſt criminel d'étouffer les cris perçans de l'humanité, en invoquant la politique ? Que deviendroient les droits les plus ſacrés des hommes ; que deviendroit leur inviolable dignité, avec un pareil principe ? La religion & la philoſophie le reprouvent également, & tout cœur droit & pur s'en indigne.

» Il n'eſt pas moins abſurde, ici, d'objecter les embuches ſuppoſées d'une politique perfide. Ce nœud d'intrigue, que les Colons François, ces commerçans de nos ports & leurs adhérans, expliquent avec tant de complaiſance, n'a été, avant eux, ſoupçonné par

Réfutation de cette miſérable objection.

(1) Page 221. Voyez auſſi la RÉPONSE DE M. MARC MAZOIS, NÉGOCIANT, DE BORDEAUX, à une lettre d'un Ami des Noirs, inſérée dans le Journal de Paris, le 13 Janvier 1790. A Bordeaux, de l'Imprimerie de P. G. Calamy, page 3. Voyez auſſi le libelle intitulé : *de l'Etat des ègres*, &c.

perſonne. Les marchands de *Liverpool* euſſent cependant dû faire les premiers cette découverte, parce qu'elle les eût, en même-temps, tranquilliſés & réjouis : & l'on ſait au contraire qu'ils n'en ont pas ſuſpendu, un inſtant, leurs craintes, ni leurs ſollicitations intéreſſées. Mais, en outre, conçoit-on que la multitude des hommes éclairés & vertueux, qui compoſent la Société des Amis des Noirs de Londres (1), pris dans les trois Royaumes

---

(1) N'a-t-on pas, avant cette Société, écrit en faveur des Noirs ? Voyez une note étendue, fournie par M. Garat, à M. Roucher, & inſérée dans l'édition du Poëme de celui-ci, intitulé : *les Mois* (éd. *in*-4°. de 1779 — de l'Imprimerie de Quilleau, page 128, tom. I.) où les droits des Noirs ſont auſſi clairement qu'invinciblement établis, & où l'on démontre, ſur-tout, la dépravation qui naît néceſſairement de l'eſclavage, les dangers qui menacent les oppreſſeurs, & l'intérêt par conſéquent que les maîtres ont, pour eux-mêmes, d'affranchir leurs eſclaves, s'ils font cas des bonnes mœurs, des ſentimens juſtes & droits, ainſi que de la paix & de la ſécurité, ſans leſquelles il n'eſt point de bonheur.

Quand M. Garat écrivoit cela ; quand M. l'Abbé Raynal a écrit, avant lui, les mêmes choſes, il n'y

de l'Angleterre & même chez l'étranger, puiſſent s'abaiſſer à conniver, pour une perfidie, avec des hommes en place, néceſſairement avilis, dans la ſuppoſition qu'on fait? Conçoit-on, quelque pervers & profondément aſtucieux qu'on veuille ſuppoſer des Miniſtres, que des hommes indépendans, auſſi nombreux, profeſſant l'amour le plus pur de l'humanité entière, avec une correſpondance auſſi étendue que la leur, puiſſent être la dupe, depuis ſi long-temps & dans un pays libre, d'une trame inſidieuſe exprès ourdie? & s'ils pouvoient l'être un moment, peut-on croire que dans leur nombre, qui réunit tous les états & les relations par conſéquent de tous les genres, perſonnes n'eût apperçu ces deſſeins ſuppoſés & mis au grand jour leur profondre & mépriſable noirceur? Conçoit-on, enfin, qu'un Miniſtre qui a des titres à l'eſtime de ſon pays,

---

avoit point à Paris ni à Londres, de Société des Amis des Noirs. — Les Etats-Unis ne pouvoient avoir développé les deſſeins qu'on leur prête; l'Angleterre ne pouvoit donc pas les avoir elle-même adoptés. — Ceux qui ſoutiennent que les Amis des Noirs de Paris ſont aujourd'hui ſoudoyés, auroient au moins dû expliquer, comment ceux là l'ont été !!!

& à celle de la poſtérité, qui a des rivaux redoutables & des ennemis adroits, voulût expoſer ainſi gratuitement, à la face de l'Europe, ſon caractère ? Un peuple libre, jaloux par-deſſus tout, de ſa propre eſtime, avant de juger les motifs de ce Miniſtre, ni même ſes ſuccès, quand il pourroit en avoir, le voueroit au mépris, & il ſeroit perdu avant qu'il pût réclamer (1). Eh ! que lui reſteroit-il

---

(1) Il faut le dire aujourd'hui : le deſpotiſme faiſoit oublier ſes bévues, & il cherchoit même à couvrir ſes propres noirceurs, en acréditant chez nous les calomnies qu'on a répandues, en divers temps contre le caractère du peuple Anglois. Les Miniſtres avoient en outre la maxime de diſcréditer, par-là, à nos yeux la liberté, ſes heureux effets, & les peuples qui, nos voiſins & nos rivaux, marchoient depuis longtemps vers la LIBERTÉ, quand nous reſtions toujours ſoumis aux pouvoirs les plus arbitraires & les plus tyranniques.

Voyez, en preuve de cette aſſertion, l'eſprit qui régnoit dans tous les Journaux, dont les Auteurs étoient ſtipendiés par nos tyrans. Au moyen du privilège excluſif qui leur étoit accordé, ils n'ont ceſſé de répandre périodiquement tous les menſonges qui en étoient le prix. Mais qu'aujourd'hui ces impoſ-

d'ailleurs

d'ailleurs pour s'excuſer ? Nous oſons le dire : tous les hommes impartiaux en conviendront : la politique qu'on lui prête, n'eſt comparable qu'à l'objection puérile qu'on prétend en tirer. L'on a prouvé à l'Angleterre que la traite lui eſt POLITIQUEMENT très-nuiſible ; elle a montré qu'elle le penſe généralement aujourd'hui, par la preſqu'unanimité des ADRESSES de ſes Villes & Corporations au Parlement, en faveur de l'abolition de ce commerce également impolitique & infâme (1) : & où eſt l'appa-

---

teurs croyent pouvoir profiter des préjugés qui ſe trouvent encore répandus contre une nation libre, que nous devons eſtimer, & qu'ils ſe flatent de ne pas être démaſqués au moindre examen ; c'eſt un aveuglement qu'eux ſeuls peuvent avoir.

(1) Quelques corporations de Fabriquans de France, tels que ceux de Rheims, ont reçu l'alarme des Armateurs & Planteurs : & elles n'ont ſu réſiſter à l'impulſion qu'ils leur ont donnée. Mais qu'elles réfléchiſſent qu'en Angleterre celles qui fourniſſent le plus de leurs marchandiſes au commerce d'Afrique, tel qu'il ſe conduit actuellement, n'ont pas moins demandé l'abolition de la *Traite des Noirs*. Il n'eſt pas, juſqu'à des artiſans qui fourniſſoient des fers deſtinés à enchaîner les malheureux eſclaves, qui

rence, dans ces circonſtances, qu'elle ſonge, pour l'augmenter, à ravir la part que les François y prennent? & afin d'y réuſſir, comment peut-on imaginer qu'elle cherche à donner à une puiſſance eſtimée ſa rivale, une impulſion qu'elle ſuivra elle-même, ſi elle conſulte ſes vrais intérêts? Mais, dit-on, la diſcorde qu'on attend du choc des intérêts, donnera le ſignal aux ennemis de la France pour la déchirer. Vaines terreurs! L'Aſſemblée Nationale ſaura en impoſer à ſes ennemis du dedans & à ceux du dehors. Elle admettra, comme le Parlement d'Agleterre, une diſcuſſion qui, bien loin d'exciter, (la Jamaïque depuis trois ans en eſt la preuve), préviendra les ſoulèvemens dans nos colonies.

La vérité ſe fera jour : les préjugés céderont. Les Colons apprendront qu'il eſt de leur intérêt qu'on aboliſſe d'abord un commerce qui les appauvris; & ils ſe convaincront enſuite, qu'il eſt encore de leur intérêt, & de plus de leur ſûreté, de ſe départir de la

---

n'aient adreſſé une pétition au Parlement pour ce même but, & déclaré qu'ils ceſſoient dès ce moment de prendre part, par leurs fournitures, à un commerce auſſi infâme.

ſévérité & de la rigueur, employées juſqu'ici, pour contenir les Noirs (1); ils eſtimeront que la richeſſe du ſol d'Afrique, qu'ils redoutent, n'ôte aucun des avantages du leur; qu'ils trouveront des reſſources nouvelles, tant qu'ils auront la liberté & des produits, & que le ſeul moyen de ne pas voir tarir ceux-ci & de conſerver parfaitement l'autre, c'eſt d'admettre & d'encourager leur culture par des bras libres (2). Des expériences déjà

---

(1). Voyez un ouvrage, actuellement ſous preſſe, intitulé : *Néceſſité de l'abolition immédiate de la Traite & de l'abolition graduée de l'eſclavage*, par une perſonne qui a habité pluſieurs années les Colonies. —— Se trouvera chez Bailly, Libraire, rue Saint-Honoré, & Petit, au Palais-Royal.

(2) Des prétendus Politiques, & M. l'Abbé Raynal lui-même, auroient voulu introduire le droit d'aîneſſe dans nos iſles à ſucre, parce que, diſent-ils, les poſſeſſions y ſont déjà trop morcelées pour l'exploitation diſpendieuſe à laquelle l'on eſt habitué. Voyez la réfutation de cette idée féodale & les raiſons qui doivent engager à y multiplier en place les bras libres, dans l'ouvrage ſur les Inconvéniens du droit d'Aîneſſe, cité dans une note précédente. *Chap. 3, ſect. 3.*

faites, d'autres renouvellées, les convaincront; & le bien ne se fera qu'avec le temps & les mesures nécessaires. L'on y arrivera enfin, sans éprouver les malheurs que ses ennemis n'ont jamais manqué de faire redouter pour l'éloigner ou pour l'empêcher.

M. Necker dans son ouvrage sur *l'Administration des Finances*, après avoir déclaré des sentimens sur la traite des Nègres, tels que l'humanité seule les inspire, a demandé si ce seroit un projet chimérique que celui d'un pacte général, par lequel toutes les Nations renonceroient d'un commun accord à ce commerce (1).

» Mais une erreur qu'il a commise, c'est qu'il suppose que le travail des esclaves est meilleur marché que celui des bras libres, & qu'on seroit découragé bien vite d'une vertu qui s'accorderoit si peu avec l'intérêt.

» C'est-là une erreur que les Amis des Noirs se sont efforcés de mettre en évidence par les faits & les instructions qu'ils ont rassemblés. Ces faits, ces instructions prouvent que l'intérêt se trouvera d'accord avec le devoir; & dès-lors nulle difficulté, sans doute,

---

(1) Pag. 262 & 263.

que l'on écoute celui-ci. Mais pour plus de sûreté qui, empêche que l'on négocie, pour l'intérêt même de l'humanité, un accord général sur ce point? Les Amis des Noirs n'ont certainement pas blâmé cette mesure. Sa convenance & sa facilité frappent trop tous les esprits, pour qu'il fallût un grand génie, comme quelques personnes ont affecté de le supposer, précisément à cause qu'elles ne la croyoient point praticables, & susceptible de succès.

Mais ce que tout le monde n'apperçoit pas, & que les amis des Noirs peuvent aujourd'hui démontrer, c'est la nécessité pour un pays réellement libre d'avoir des colonies où l'on puisse aller jouir, sans changer de Patrie, de tous ses droits (1). Or, la li-

(1) Dans aucune circonstance, ces Colonies ne sont jamais plus nécessaires que dans celles de révoutions & de troubles; lorsque toutes les fortunes sont ébranlées, & que tous les travaux sont suspendus. On s'est récrié avec raison contre l'indifférence avec laquelle on voit déserter, dans un moment où toutes les réformes sont faciles en France, tant de ces Citoyens qui vont porter leurs bras à une terre étran-

berté & l'esclavage, ou le commerce d'esclaves, sont absolument incompatibles; & quand l'humanité, la religion ne l'exigeroient pas impérieusement, il faudroit en venir à

---

gère. C'étoit à tant de landes, dit-on, tant de marais, tant de terreins, enfin sans culture, que nous avons encore, qu'il falloit les attacher; mais il falloit donc les y attirer par l'appas d'une propriété future. Il falloit décréter sans délai, telles loix qui eussent fait préférer, les landes ou nos Colonies, à tant de braves Citoyens qui cèdant aux appas de la propriété, & désespérant d'y arriver jamais dans leur patrie, vont, dans des contrées plus faciles, chercher un morceau de terre à posséder, & préfèrent les pays où la liberté est actuellement établie sur les plus larges bases. S'irriter de ce que les Etats-Unis recueillent le fruit de leurs bonnes loix; dire avec aigreur qu'ils fondent une partie de leur prospérité sur la barbarie de celles de l'Europe; c'est, comme des enfans, se révolter contre la nature même des choses: c'est étaler la perversité qu'on a dans le cœur; puisqu'on montre contre l'exemple que les Etats-Unis donnent au monde entier, le même dépit que les tyrans ont toujours secrètement eu des progrès de la liberté & du succès des bonnes loix, bien loin d'en profiter.

des changemens devenus néceſſaires, par des motifs également puiſſans.

Les amis des Noirs peuvent démontrer enſuite, qu'il n'eſt point de travaux, ſous quelque climat que ce ſoit, que l'homme libre acclimaté, ne puiſſe entreprendre & ſoutenir, & que les Nègres ne ſont point incapables, comme on le repréſente, d'une parfaite légiſlation, quand on voudra prendre pour les y porter, les moyens les plus libéraux. Ils démontrent qu'en accordant même à leurs adverſaires, ce qu'ils prétendent de l'infériorité des facultés des Noirs aux nôtres, ce qu'on nie formellement, les effets qui réſulteroient d'un grand encouragement qu'on donneroit au croiſement des races pour éteindre les préjugés (1), répondroient à toutes

(1) Voyez ce que M. Lamiral dit, (page 46 & ſuiv.) de l'amabilité, de la tendreſſe, de la fécondité & des vertus domeſtiques des femmes Sénégaloiſes.

Cet Auteur & d'autres ſuppoſent que les hommes qui naiſſent de ce qu'ils appellent *ſang mêlé*, ſont, par rapport aux Noirs, comme les demi-Dieux de l'antiquité, nés de mortelles, auxquelles Jupiter ou d'autres immortels n'avoient pas dédaigné de s'unir;

les ſortes d'objections qu'on voudroit tirer de cette infériorité, contre les établiſſemens libres qu'ils propoſent, & que ces établiſſemens ſeroient en Afrique la ſource d'un grand commerce, des productions des tropiques & des marchandiſes manufacturées de l'Europe. Ils démontrent, ces amis des Noirs, que par les mêmes raiſons, dans nos iſles à ſucre, les Noirs eſclaves, mieux traités, peuvent y augmenter par leur nombre la population, & que leur affranchiſſement graduel l'augmentera encore plus vîte, & doit néceſſairement, en augmentant les revenus du Maître humain qui favoriſera ce développement, faire baiſſer le prix des denrées coloniales, devenues plus abondantes. ---- Enfin les amis des Noirs prouvent aux métropoles, que l'abondance des productions de la terre enrichit toujours tout le monde; que par conſéquent les Colonies de l'oueſt ne ſeroient ni ruinées, ni

---

ſi quelque obſervation, indépendante d'autres cauſes qu'il n'y a pas lieu de développer ici, a quelquefois appuyé cette idée, entièrement née de l'orgueil, l'avantage connu & indiqué par-tout les Naturaliſtes du *croiſement des races*, ſuffit pour l'expliquer.

abandonnées, quand on tireroit de grands produits de l'Afrique; que les François par exemple, au lieu d'émigrer en grand nombre, comme ils font, pour les Etats-Unis, préféreront alors les établiſſemens françois, où, une fois acclimatés, ils pourront trouver la paix & le bonheur, que ces établiſſemens remplis alors d'hommes libres, avec une population toujours croiſſante décupleront, & leurs productions, & leurs conſommations, & le commerce, par conſéquent, qui s'enſuit; enfin, les Amis des Noirs prouvent mille fois plus qu'il ne faudroit, pour engager une puiſſance telle que la France, par les motifs purement humains, dont j'entends ſeulement parler ici, & que les hommes appellent politiques, à marcher courageuſement dans la voie où la juſtice & l'humanité lui crient enſemhle d'entrer, quand elle devroit s'y trouver ſeule. Mais il eſt évident que pour ménager les eſprits foibles, l'on doit prendre les meſures qu'ils croient néceſſaires à la sûreté de tous.

Les défenſeurs de la traite & de l'eſclavage ont cru chimériques ces meſures, & ils ont d'autant plus loué, préciſément à cauſe de cela, l'Adminiſtrateur célèbre qui les a propoſées. Ils ſatisfaiſoient ainſi en même-temps l'adulation & l'aſtuce qui ca-

ractèrisent leurs complimens. Mais maintenant, que diront-ils, quand ils verront que le projet n'en est plus chimérique : quand ils verront que le Ministre qui l'a ainsi présenté, dans un temps où, pour parler avec sûreté, il falloit en tout, employer les périphrases de la circonspection, ne peut maintenant que désirer qu'on le réalise ; qu'aspirer à la gloire d'exécuter, lui-même, ce qu'il a indiqué à la France, peut-être le premier.

Le Pere Labat, dans le tome quatrième de sa *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, en parlant des tentatives que la compagnie du Sénégal de France, n'a cessé de faire pour pénétrer au pays de Bambouc, remarque en plusieurs endroits, & dans les termes les plus exprès (1), la sordide avarice des Compagnies qui, faute de faire les avances & de donner aux choses le temps nécessaire, laissent sans aucun succès, ou même sans tentatives, les meilleurs projets. Cet esprit sordide est également celui des Compagnies & du Commerce en général. L'habitude gouverne seule, tous les hommes que l'esprit d'intérêt

(1) Pag. 72 & 115 entre autres.

captive. La routine qui leur a servi à s'enrichir, est tout ce qu'ils connoissent ; & leur avidité les empêche toujours de sacrifier à l'avenir, malgré les grands avantages même qu'ils y trouvent. Il faut des lumières & de la philosophie, pour appercevoir ce qui est mieux ; & les commerçans, sous un gouvernement despotique sur-tout, manquent plus encore de goût que de loisirs, pour s'instruire ; car s'ils avoient ce goût, quel avantage les voyages qu'ils font, & les relations qu'ils entretiennent, ne leur donneroient-ils pas ? Mais l'intérêt seul échauffe leur génie, & l'on sait bien que leurs spéculations sont dirigées vers l'amélioration de leurs fortunes, & que celle des lumières & de la civilisation n'y entre assurément pour rien.

» Mais si les peuples peuvent maintenant avoir une influence réelle, c'est à eux à dicter les principes sur lesquels ils entendent que leurs marchands trafiquent, tout comme ceux sur lesquels ils veulent être gouvernés. C'est à eux à jetter d'avance les semences de la prospérité des races futures ; ils ne doivent point être arrêtés par les cris de l'habitude & de l'intérêt qui prennent à tort l'épouvante, & le temps ni même les dépenses pour arriver à un grand but, ne doit leur rien coûter.

S'il eſt naturel d'entendre les Commerçans & les Colons, ſur cette grande cauſe qui les intéreſſe, de l'abolition de la Traite & de l'eſclavage, ce n'eſt donc point au moins à eux à la juger par leur ſeule opinion? En affectant, hautement cette prétention ridicule, d'une manière auſſi véhémente qu'ils le font, eſpéreroient-ils d'intimider une aſſemblée qui a fait ſes preuves, ou même la Nation que l'ariſtocratie qui l'opprimoit n'a pu, avec ſes menaces & ſes ſophiſmes, arrêter ni ſéduire un moment?

Prouverai-je maintenant à M. Lamiral qu'il ſe trompe, & qu'il raiſonne auſſi mal, toutes les fois qu'il veut jetter du blâme ou du ridicule ſur les amis de l'humanité, qu'il appelle par ironie les Philantropes (1). *Echo* des abſurdités que des perſonnes mal inſtruites & d'autres mal intentionnées ont répandues contre la Société des Amis des Noirs, ſon origine, ſes travaux, ſes intentions, le danger même prétendu de ſon exiſtence, il les répète toutes : je ne deſcendrai donc pas à les réfuter, ce ſeroit trop long; je le crois même inutile. Mais ſi je connoiſſois M. Lamiral, je lui di-

(1) Pag. 218. — 396.

rois : « Abandonnez votre cœur à ces premiers élans d'humanité qui fe trouvent dans quelques endroits de votre ouvrage. Ils font vraiment de vous, le refte qui les étouffe vous eft étranger. Ces premiers fentimens, vous les tenez de la nature; les autres, vous les avez acquis. Confiez-vous à ceux-là, méfiez-vous de ceux-ci. Que ne peuvent fur nos efprits & nos cœurs les mœurs de ceux que nous fréquentons, & l'ordre accoutumé de chofes dans lequel nous avons été élevés, dans lequel nous avons toujours vécu? Eh! quelle raifon n'avez-vous pas de craindre? vous qui avez été jetté jeune dans une carrière qui doit pervertir les hommes les plus heureufement nés! Doutez donc, je vous en conjure, & venez dans cette Société que vous calomniez, que vous injuriez, vous affurer vous même combien fes ennemis font injuftes.

Réponfe aux invectives & aux calomnies imprimées contre elle.

» La Colonie du Sénégal fe plaint d'oppreffion, & vous portez, avec zèle, à l'Affemblée Nationale fes demandes. Eh bien, attaquez, avec nous, dans fa racine, l'origine de tous fes maux. Ah! réclamez pour elle, réclamez pour l'humanité entière, des principes inviolables, que tout homme, vraiment digne de la liberté, doit défendre. Afpirez maintenant à faire enfin régner la juftice fur

cette côte de désolation, ou ne soyez plus étonné que le crime engendre le crime, & que ceux qui s'y livrent, deviennent eux-mêmes la proie de l'iniquité (1).

» Le règne de la justice peut seul garantir les droits de chacun; celui qui est injuste a perdu le droit de se plaindre de l'iniquité qu'il souffre. La Nation Françoise est trop généreuse, elle est trop éclairée, pour étendre au-delà des mers des fers qu'elle a rompu pour elle, & qui sont en horreur à tous les hommes libres.

» Elle protégera la Colonie du Senégal, comme un père protège un enfant corrompu, mais chéri. Les Représentans de cette Nation généreuse verront dans leur sagesse les moyens propres à la relever par degrés de l'état de foiblesse & de corruption où l'ont jetté tous les abus rassemblés.

» Les principes qui doivent diriger les peuples dans la conduite de leurs colonies, sont connus aujourd'hui de tous ceux qui ne dédaigne pas de s'instruire; & le moment est aussi arrivé de les mettre en pratique.

» N'ayez point de vaines terreurs! Les Co-

---

(1) Pag. 90. — 91. — 92.

lonies de l'oueſt ne ſeront point détruites, parce qu'on n'y portera plus d'eſclaves; ceux qui les ont cultivées les années précédentes, ne continueront-ils pas? Un régime cruel dans le traitement des Noirs néceſſite la traite; un régime plus doux ſuppléera bien mieux la population, & l'augmentation de culture qu'on déſire. L'on compte parmi les Amis les plus zélés des Noirs, des Planteurs, & quoiqu'ils ayent des qualités très-nobles, ils ne prétendent point à la charité ſublime & évangélique d'abandonner leurs propriétés.

» N'affectez donc point d'exagérer l'objet des vœux des Amis des Noirs; ils ſavent que le moment n'eſt pas venu de donner la liberté aux eſclaves qui cultivent les Colonies; ils ne crient point à la révolte; & ils n'ont ni émiſſaires, ni apôtres; prenez garde de n'être point la dupe d'un ſtratagême perfide. La liberté des Colons blancs a été l'époque des alarmes qu'on leur a donné ſur la tranquillité de leurs habitations. L'on a affecté de citer la ſociété des Amis des Noirs, de lui attribuer des deſſeins dans un temps où perſonne n'avoit à en parler. Le 13 Juillet dernier (moment de la révolution de Paris), l'on a indiqué un magaſin d'armes dans ſon appartement, comme on envoyoit les Ci-

toyens ſe pourvoir, dans ceux qu'on ſuppoſoit aux Chartreux. Les philantropes ! Les Chartreux ! Il étoit ſi plaiſant pour les DESPOTES de jouer le peuple, en faiſant tomber ſa rage ſur des hommes paiſibles, qu'ils mépriſoient ou haïſſoient également ! Songez, Monſieur, que pour faire ſupporter à la Capitale le développement de toutes les tyrannies, l'on avoit conjuré contre elle des Citoyens avilis, corrompus à l'excès par la misère, avec tout ce qu'il avoit été poſſible de réunir de miſérables étrangers : une armée de vagabonds menaçoit toutes les propriétés, au premier mouvement que nous ont fait faire la défenſe de nos libertés, celle de nos droits les plus ſacrés & de nos frères nos concitoyens aſſemblés. Voyez qui l'on pouvoit ameuter contre les Colons : peſez les motifs qui animoient le déſeſpoir des tyrans ſubalternes, toup-à-coup ſurpris par l'éclat de lumière qui réveilloit les peuples ! Vous comprendrez ce qu'on pouvoit oſer ! Et en vous aſſurant de la nullité extérieure, que la ſociété dont il eſt queſtion avoit encore, & du bruit qu'on a fait d'elle ; en réfléchiſſant qu'elle renferme des hommes redoutables au deſpotiſme, & qui n'ont point atrendu la révolution, ni même ſon approche, pour faire preuve

preuve de leurs ſentimens, & ſouffrir même pour elle, vous expliquera bien des choſes.

» Revenez donc de vos préventions ; connoiſſez les Amis, non des *Noirs* ſeulement, mais de l'*humanité*. Les ſentimens qui les animent ne portèrent jamais le trouble & la ruine dont vous menacez ; mais ces maux terribles furent au contraire, dans tous les temps, la ſuite inévitable des crimes que vous défendez, & qu'ils ne ceſſeront de pourſuivre au tribunal de l'opinion.

» Ah ! croyez donc que tous les motifs qui animent ces hommes de bien, ſont dignes de la miſſion qu'ils ſe ſont faite à eux mêmes, de défendre la claſſe d'hommes la plus malheureuſe & la plus abandonnée, ainſi que de prévenir le moment terrible & redoutable de leur DESESPOIR. Plaignez les de ſe voir enfin obligés de repouſſer la multitude de calomnies que leur entrepriſe a fait pleuvoir de tous côtés contre eux.

» S'il n'en eſt point qui puiſſe ſupporter l'examen, elles les accablent par leur nombre & par l'activité infernale avec laquelle on les répand. Chaque jour, elles paroiſſent ſous une nouvelle forme. Pendant que j'écris, à la politique prétendue de l'Angleterre, que vous avez vous même cru & que j'ai réfutée,

l'on vient de joindre celle tout auſſi controuvée, qu'on attribue aux Etats-Unis. C'eſt la Congrégation religieuſe des *Amis* ou *Quakers* qui eſt complice ſuppoſée de celle-ci; & maintenant, les Miniſtres d'Angleterre ſi aſtucieux, cette foule d'hommes ſuppoſés leurs complices, ſe diſant, à Paris & à Londres, les Amis des Noirs, ne ſont plus que les écoliers, les ſerviles inſtrumens d'une poignée d'hommes de Philadelphie, qu'on accuſe de cacher ſous le manteau de la vertu la plus pure, le cœur le plus dépravé (1). Ainſi s'étend encore la calomnie que répandit M. de Chatelux contre cette collection d'individus. Les efforts du défenſeur humain, philoſophe & charitable, qui voulut les venger, n'ont pu l'effacer (2). Toutes leurs vertus ſont traveſties en actes d'hypocriſie. Ils ont beau élever au ciel leurs mains pures, ne faire entendre des vœux

---

(1) Voyez de l'état des Nègres, &c. cité plus haut, page 20.

(2) Voyez la lettre de M. Briſſot de Warville, à M. de Chatelux, où il a victorieuſement réfuté les calomnies de ce voyageur françois, contre les Quakers ou Amis, les Noirs & l'eſpèce humaine en général.

que pour l'humanité entière, on suspecte leurs cœurs. En vain leurs principes sont sans reproches; l'on calomnie leurs intentions! Mais quelle vertu n'a pas été flétrie par le souffle impur des méchans? Le Fils de Dieu lui même y succomba; & s'il devoit redescendre parmi nous, parmi des Marchands d'esclaves & des Planteurs sur-tout, qui douteroit, à voir leurs fureurs, qu'ils ne le crucifiassenr? Mais qu'une Nation entière se laisse bercer dans l'aveuglement de quelques individus; qu'elle persistât dans l'erreur; c'est ce que je crois ne pouvoir se voir aujourd'hui, & en France, sur-tout (1).

---

(1) Il y a quelques années (en 81 ou 82,) un Prédicateur, prêchant la PASSION le Vendredi-Saint à Notre-Dame de Paris, prouva à son auditoire, de la manière la plus évidente & la plus animée, que si JESUS-CHRIST visitoit de nouveau les hommes & venoit parmi nous, il seroit inévitablement pendu à Paris, comme il avoit été *crucifié* au Calvaire. Même aveuglement, même dureré de cœur, même perversité, même attachement à l'intérêt sordide, même ignorance & dépravation; voilà ce qu'il montra chez nous, comme chez les Juifs autrefois, dans les classes de la société, qui

» L'on ne ſait cependant ce que l'on doit le plus admirer, ou la ſotte crédulité du public, ou l'impertinente aſſurance de ceux qui

---

perſécutèrent le fils de Dieu, & dans le peuple qui l'abandonna à ſes ennemis.

Qui peut douter que ce ſaint Prédicateur n'eût parfaitement raiſon ? peu d'années ſe ſont écoulées ; & dans cette même chaire de vérité, au moment où le monſtre de l'ariſtocratie étoit écrâſé par la Nation, M. l'Abbé Fauchet, ſans qu'il ait ſûrement connu ſon précurſeur, a fait retentir les voûtes du Temple, de ces mots à jamais mémorables, C'EST L'ARISTOCRATIE QUI A CRUCIFIÉ LE FILS DE DIEU. (Voyez ſon Diſcours ſur la liberté françoiſe, prononcé le 5 Août 1789. Paris, Bailli, rue Saint-Honoré, page 18).

Mais maintenant que l'ariſtocratie eſt abattue : maintenant que le Deſpotiſme, ce monſtre conçu dans le cœur des méchans, noſe plus ſe montrer : maintenant que chaque individu jouit de ſes droits : maintenant que chacun peut énoncer le bien qu'il conçoit, le produire devant ſes Concitoyens, le leur faire adopter, le vrai règne de la juſtice ne naîtra-t-il pas ? Les méchans nous environneront-ils oujours, & à force de ruſes & de pièges, malgré la révolution, continueront-ils de régner ?

dictent à ſa croyance les rêves de leur cerveau. Sans preuves, ſans connoiſſance des hommes dont ils parlent, ni des choſes dont ils raiſonnent, ils prennent dans leur imagination un plan de politique, & ils ſont crus; leur objet eſt évidemment d'écarter l'examen de queſtions qu'ils ne veulent pas même, par une ſenſibilité exceſſive ſur leurs intérêts propres, laiſſer examiner; & ils ne ſont point ſuſpectés. Des mots de raliement frappent les oreilles; ces mots rappellent l'intérêt propre le plus ſordide, & chacun cède. On a beau crier: on vous égare, votre intérêt véritable n'eſt pas le plus prochain qu'on vous montre, l'intérêt vrai d'une Nation LIBRE ne peut être fondé ſur l'oppreſſion : l'on n'écoute pas; l'on ne veut ni examiner, ni s'inſtruire. La vanité des raiſonneurs eſt ſatisfaite; ils croyent avec l'inventeur d'un roman, avoir percé un voile qu'il n'étoit pas donné à tout le monde de lever, & la foule, toujours dupe des mots, & frappée de ceux de *balance du Commerce* & *d'intérêt de la Nation*, qu'on fait ſonner avec emphaſe, applaudit.

» Mais comment, vous qui avez long-temps fait vous même le commerce des eſclaves, oſez vous défendre ce trafic abominable? Si votre cœur ne ſent plus; ou bien, ſi votre eſ-

prit repouſſe les ſentimens d'humanité qui réclament contre lui, comment joignez-vous encore l'aveuglement, ou la méchanceté, d'invectiver & de calomnier (1) une ſociété d'individus, la plupart connus, mais ne le fuſſent-ils pas, également reſpectables ?

Eſt-ce leur faute ſi les principes rigoureux de la juſtice, ſi les cris de l'humanité condamnent vos principes & votre vie ? Eſt-ce leur faute ſi, cèdant aux cris de leur conſcience, & ſuivant les conſéquences des principes qu'ils ont réſolu de maintenir contre les tyrans, pour le bien de tous, ils trouvent ſur leur chemin les conſidérations de l'amour propre & de l'intérêt de quelques individus ? Enfin, n'eſt-ce pas à ces principes contre leſquels vous vous révoltez, que vous devez la révolution dont la France ſe réjouit, dont tous les peuples la félicitent ? N'eſt-ce pas à ces principes qu'elle devra ſa conſtitution, dont vous venez reclamer les bienfaits en faveur des habitans du Sénégal ? Au lieu d'aimer & d'encourager ceux qui les ont prêchés, ces principes régénérateurs, au lieu

(1) Page 396. — 398. — 218. — 221. — 375.

de les récompenſer par votre eſtime & vos éloges, des périls qu'ils ont mépriſés au milieu de la tyrannie, par une inconſéquence condamnable vous cherchez à les avilir, & à diſcréditer leur doctrine ſacrée, par tous les menſonges que vous raſſemblez, & par les motifs que vous prêtez aux uns, ou par les reſſorts cachés dont vous ſuppoſez que les autres ſont dupes. (1).

---

(1) C'eſt dans le pamphlet intitulé : de l'*État des Nègres, &c.* cité plus haut, qu'il faut voir ſur tout, avec quel art l'on conſtruit l'édifice fabuleux d'une politique infernale, d'après laquelle, s'il faut en croire ſes inventeurs, tous ceux qui ont concouru à la révolution de France, par leur courage & leurs talens, ne ſe trouvent plus être que les dupes ou les complices criminels & ſoudoyés, (page 19) de la politique des Etats-Unis de l'Amérique & de l'Angleterre. Ce ne ſont plus les excès du deſpotiſme & nos cœurs français, qui ont briſé des chaînes que nous n'endurions tous, depuis long-temps, qu'avec l'impatience d'un peuple digne de la liberté : ce ne ſont plus nos écrivains immortels qui nous ont réveilles : ce ſont les Etats-Unis ; c'eſt l'Angleterre qui, pour nous perdre, ont fait retentir, par leurs

Voyez, Monſieur, ce que les amis des Noirs oppoſent aux menaces (1), aux invectives, à

émiſſaires, le mot LIBERTÉ. J'ai honte d'occuper mes Concitoyens d'une ſi étrange abſurdité : mais quelque folle qu'elle paroiſſe, on la donne ſérieuſement, dans un certain monde, pour une vérité. Heureuſement, hors de ce cercle, un ſeul mot dévoile ces gens-là & les confond ! Ils appellent *impolitique*, (& ils ſavent aujourd'hui pourquoi.) la guerre que nous avons ſoutenue pour défendre la LIBERTÉ des Etats-Unis — & BOULEVERSEMENT, notre CONSTITUTION. — Tout ce qui peut éclairer & relever une Nation avilie, ils l'appellent *dangereuſes nouveautés.* — Ils reſpectent tout ce qui eſt conſacré à la proſcrire, & juſques à l'*inquiſition* — Les peuples endormis dans la *ſervitude*, leur paroiſſent ſages. La LIBERTÉ, enfin, eſt ſi peu naturelle à ces beaux eſprits qui, communément, affectent des prétentions excluſives à l'élégance du ſtyle ou à la profondeur des penſées, qu'ils croient que ſans les Etats-Unis & les Quakers, ou Amis; ſans l'Angleterre & la Société des Amis des Noirs, nulle part en France, on n'auroit prononcé le ſaint nom de la LIBERTÉ, & nous roulerions encore, ſans y ſonger, nos chaînes.

(1) Voyez la réponſe du Négociant de Bordeaux, citée plus haut, page 2.

la calomnie : leurcourage, la vérité, le temps! Quelques semaines sont écoulées, & les évènemens contredisent déjà assez toutes les assertions malignes & fausses, imprimées & répandues chaque jour contr'eux, avec une activité qui n'est comparable qu'à celle du démon. La paix règne dans nos colonies. Si elle a été troublée, on sait qu'elle ne l'a été que par les blancs : on sait qn'ils ont seuls entr'eux, ensanglanté l'heureuse révolution de la liberté. Ce que l'on demandoit au nom de l'humanité, la force impérieuse des circonstances l'a enfin fait céder, sans qu'il soit, heureusement, arrivé aucun des maux qu'ou pouvoit redouter de l'opiniâtreté avec laquelle on le refusoit (1). Les hommes

---

(1) M. Raymond, Çitoyen & homme de couleur de Saint-Domingue, est en France depuis six ans, pour réclamer le redressement des griefs sous lesquels ses frères gémissoient. C'est bien long-temps, on voit, avant qu'il y eût à Paris, de Société des Amis des Noirs. Eh! croit-on, que des révolutions comme celles qui menacent toutes les Colonies des puissances de l'Europe, dépendent de quelques discours humains & raisonnables, qui, au milieu des passions qui agitent nos capitales, peuvent s'y faire entendre? Non, sans doute : & seulement pour

de couleur, libres, jouiſſent à ce moment de tous les droits de citoyen : leurs députés vont être reçus dans notre Aſſemblée Nationale ——

---

juger du contraire, que l'Aſſemblée Nationale ſe faſſe repréſenter les mémoires que le digne Citoyen que je cite, a, lui-même, compoſés & préſentés en différentes fois au Miniſtre de la Marine. Il y a aſſez long-temps qu'ils ſont avec tant d'autres perdus ſans effet, dans les cartons des Bureaux.

L'on y verra avec étonnement combien les excès de la tyrannie des blancs, envers les gens de couleur libres & les noirs eſclaves, mettent, depuis long-temps, nos Colonies, en danger des plus grands malheurs : l'on s'étonnera qu'ils n'aient point encore éclaté : & les Français, vraiment citoyens, ſauront quelle reconnoiſſance méritent les hommes libres de couleur, qui, juſques à cette heure, ont attendu, ſollicité, imploré, *légalement*, des redreſſemens qu'ils étoient en état d'exiger par force. Mais un délire incroyable a porté, dit-on, les blancs à l'inſurrection contre la mère patrie ; ſi cela eſt, il n'y a de moyen pour les ſauver de la perte certaine à laquelle ils s'expoſent, & pour conſerver à la France les Colonies, que d'appuyer de toute la force du gouvernement les droits des citoyens de couleur qu'il faut, ſans délai, rétablir de la manière la plus efficace.

En même-temps le Parlement d'Angleterre reprend l'affaire de l'abolition de la traite, que vous, ou vos partisans, prétendoient pour toujours ajournée. — Il a nommé un comité, pour aller plus vite & ne' rien suspendre. Enfin, nous touchons nous mêmes au moment où la cause des noirs, cette partie malheureuse & intéressante de l'humanité, sera aussi plaidée en France. Les hommes que vous déchirez, en vous appellant à un tribunal, seroient ils plus promptement satisfaits? Ils pouvoient poursuivre leurs calomniateurs, selon la rigueur de nos loix. Mais soyez tranquille. — Ils n'attendent, je le répète, leur ttiomphe que de leur courage, de la vérité, du temps : amis, amis sincères & éclairés de la liberté (1), ils

(1) Il est certain que tant qu'on attachera aux écrits une *responsabilité*, sans distinction, sans mesure, sans proportion, comme l'établissent toutes les loix faites jusques à présent, même chez nos voisins, & celles qu'on nous propose, les jugemens des tribunaux, dans la plupart des cas, seront, quoiqu'on en dise, vains, injustes & surtout très-dangereux. Voyez diverses lettres insérées dans le Patriote François, sur la liberté de la Presse, entre autres celle insérée au n°. 186.

souffrent vos injures, ils plaignent votre erreur, votre méchanceté même, si malheureusement pour vous, il falloit lui imputer vos fautes : ils vous invitent à vous éclairer, à vous convaincre ; & ils laissent la ressource stérile de nos tribunaux, aux gens dont les desseins moins assurés, & les vues moins pures, ne peuvent leur inspirer la même confiance dans leurs succès, ni la même fermeté dans leurs principes. Connoissez donc, connoissez, je vous le répète, les hommes que vous outragez ».

Je parlerois ainsi à M. Lamiral, & j'aurois à le presser encore sur d'autres points importants. Mais je remets à un autre moment de traiter ceux qui restent, & qui regardent particulièrement les établissemens libres, que la France ne doit plus tarder de faire sur les côtes d'Afrique. L'Assemblée Nationale, par une suite des nouvelles extraordinaires arrivées de St. Domingue & de la Martinique, & pressée par l'inquiétude que des hommes turbulens, ou mal intentionnés, ont donnée à nos villes maritimes, est saisie bien plus vite que l'on ne s'y attendoit, de l'affaire de la traite des noirs. Je dois me hâter dans ces circonstances, de publier, puisque je le crois utile,

les réflexions impartiales que m'ont fait naître mes lectures sur ce sujet, qui, touchant du plus près possible l'humanité, intéresse, si l'on y réfléchit au plus haut dégré, tous les hommes.

J'ai prouvé dans ce qui précède, que le commerce qu'on fait des malheureux Noirs, est un trafic aussi infâme que criminel : & je me suis fondé sur des faits & des raisonnemens également certains & invincibles. Je voulois entrer encore dans quelques détails, pour prouver que ce commerce n'est pas moins impolitique. M. Clarkson, a mis ce point de doctrine dans la plus grande évidence; & je ne puis sans doute rien ajouter à son excellent ouvrage sur ce sujet. Mais, j'avois eu dessein de présenter seulement quelques réflexions, sur la liberté qu'il faut nécessairement y transplanter; sur les biens qu'on peut s'en promettre, & sur les avantages que la France pourroit retiter du transport des Noirs libres, qui se trouvent dans les Etats-unis de l'Amérique Septentrionale, & que des *Amis*, autrement dits *Quakers*, offrent de conduire eux-mêmes en Afrique; pourvu que dans un établissement libre, au succès duquel ils sont résolus de consacrer leur

vie, ils voient les droits & les libertés des hommes qu'ils ont défendus, & arrachés à l'esclavage, pour toujours assurés. Je voulois montrer qu'il est probable que l'Angleterre nous devancera dans ce projet, également politique & humain; que l'établissement libre qu'elle a commencé à *Siera Leona*, jusques à présent, quelqu'en soit le succès, doit nous en avertir; que cette politique est bien plus probable que celle qu'on lui a sottement prêtée; qu'elle peut mettre le premier peuple qui la suivra, en possession des richesses du pays des Bamboucs; que ce pays, l'objet des désirs de toutes les compagnies qui ont commercé vers cette partie de l'Afrique, excite maintenant leur cupidité, à un plus haut degré encore, depuis qu'on est assuré que le sol le plus fertile & le mieux arrosé, y couvre les mines les plus abondantes des métaux les plus précieux. J'aurois en même-temps fait voir qu'il ne peut donner aux Européens tout ce qu'il promet, que par des colonies; qu'elles seules, quand elles seront libres, fourniront les hommes aclimâtés & entreprenans, qui pourront y aller faire avec sécurité & succès, des établissemens. Je voulois donner à toutes ces idées un dévelopement assez

étendu : je voulois sur-tout prouver que la cupidité écoutera enfin, aujourd'hui, les conseils de la philosophie ; que l'Angleterre sent la première, que l'intérêt d'une Nation est d'autant plus sûrement & complettement satisfait, qu'elle respecte davantage, dans ses relations extérieures, les droits des hommes & qu'elle sert mieux les vœux de l'humanité. Je voulois enfin faire connoître les peuples Noirs qui habitent ce pays de Bambouc, que l'ignorance & l'intérêt sordide des Marchands, avoient représenté comme les plus malheureux sur la terre, & qui en sont les plus heureux : Je voulois, en faisant connoître leurs mœurs simples, leur liberté, l'égalité qui règne entr'eux, la haîne qu'ils ont pour l'oppression & la douceur de leur caractère, qui les y expose cependant, dire, comment leur éloignement des côtes les a sauvés jusqu'à présent des maux que les Européens n'auroient pas manqué de leur porter mille fois, sans cette barrière qu'ils n'ont jamais pu, dans leurs projets sordides, surmonter : & j'aurois fait voir, comment, en consultant maintenant la philosophie & servant l'humanité, les puissances commerçantes peuvent parvenir à avoir avec ces peuples des relations aussi honorables que réciproquement utiles. Mais la précipitation

m 1429.

même des délibérations dans lesquelles il semble que les Députés des Colonies & ceux des villes maritimes on voulu, en s'aidant, bien inconsidérément, de tout le parti de l'aristocratie, enchaîner l'Assemblée Nationale, me force de terminer ici pour arriver à temps. Je remets en conséquence de faire imprimer le reste de mon manuscrit, si je vois que le public le désire.

Ce 6 Mars 1790.

A PARIS,

Chez Desenne, au Palais-Royal.
Et Bailli, ruę S. Honoré.